

EXTRAORDINAIRES OISEAUX



salamandre



VOGELWARTE.CH

LES PHOTOGRAPHES



ERWAN BALANÇA

Photographe breton, Erwan Balança est fasciné par la faune sauvage et les paysages naturels. Il passe le plus clair de son temps sur le terrain à saisir l'instant exceptionnel.

> erwanbalanca.fr



SIMONE BAUMEISTER

Photographe animalière allemande, Simone Baumeister réalise l'essentiel de ses images autour de chez elle. Les hiboux et les chouettes comptent parmi ses sujets de prédilection.

> naturfoto-baumeister.com



OLIVIER BORN

Montagnard dans l'âme, Olivier Born est un photographe animalier professionnel spécialiste de la faune d'altitude. Il vit et travaille dans les Alpes suisses.

> facebook.com/olivier.born.75



MARCEL BURKHARDT

Ornithologue et photographe animalier, Marcel Burkhardt consacre une grande partie de son temps libre à la photographie d'oiseaux.

> marcelburkhardt.ch



PATRICK DONINI

Féru de rapaces, Patrick Donini tire le portrait des oiseaux depuis trente-cinq ans. Sa photothèque est une mine d'or qui couvre la quasi-totalité des espèces du paléarctique occidental.

> donini-photography.ch



LEVI FITZE

Étoile montante de la photographie animalière internationale, Levi Fitze est un jeune ornithologue, photographe et cinéaste indépendant originaire de Suisse orientale.

> levifitze.ch



DAVID GREYO

Naturaliste et photographe, David Greyo s'intéresse autant à la faune qu'à la flore. Pour son métier passion, il réalise des reportages, donne des cours et guide des voyages photo.

> davidgreyo.com



FLURIN LEUGGER

Spécialiste des sciences de l'environnement et photographe animalier, Flurin Leugger sublime les oiseaux en jouant avec la lumière, les textures et les motifs.

> flurinleugger.ch



BENOÎT RENEVEY

Docteur en biologie et passionné par l'ornithologie depuis son adolescence, Benoît Renevey photographie la nature depuis 1985 avec une sensibilité et une éthique exemplaires.

> naturecommunication.ch



SANDRA SCHWEIZER

Médecin dentiste, Sandra Schweizer s'épanouit dans la nature, l'œil dans le viseur, en compagnie de son sujet de prédilection : l'avifaune.

> sandraschweizer.ch



ALESSANDRO STAEHLI

Ornithologue et photographe naturaliste, Alessandro Staehli est un fervent amoureux des oiseaux. Il les recherche entre crêtes et rives, toujours en quête de frissons sauvages.

> alessandrostaehli.com



NICOLAS STETTLER

Étudiant en biologie, Nicolas Stettler s'intéresse aux oiseaux depuis l'âge de 10 ans. Il les photographie dans tous les états, de préférence sur l'eau et sous sa surface.

> nicolas-stettler.ch



MEL WEBER

D'abord alpiniste, puis photographe, Mel Weber parcourt l'univers montagnard où elle a grandi à la recherche de l'instant parfait et de la plus belle lumière.

> tiefblicke.ch



HANSRUEDI WEYRICH

Fanatique du gypaète barbu et particulièrement attiré par les grizzlys, Hansruedi Weyrich est un talentueux photographe naturaliste toujours en quête d'émotions.

> weyrichfoto.ch

LES ORNITHOLOGUES



BARBARA HELM

Avec un faible pour le tarier pâtre et fascinée par la migration des oiseaux, Barbara Helm se consacre à leur étude à la Station ornithologique suisse, où elle dirige l'unité *Migrations*.



STEPHANIE MICHLER

Stephanie Michler coordonne les programmes de conservation à la Station ornithologique suisse. Heureusement, son oiseau préféré, la mésange à longue queue, n'est pas menacé.



PETER KNAUS

Membre de la direction de la Station ornithologique suisse, Peter Knaus dirige le domaine *Conservation* et a coordonné l'*Atlas des oiseaux nicheurs de Suisse 2013-2016*.



JEAN-PHILIPPE PAUL

Rédacteur en chef de la *Revue Salamandre*, Jean-Philippe Paul observe les oiseaux depuis 1985, avec une vive passion pour le circaète, la cigogne noire et les pies-grièches.



JACQUES LAESSER

À la Station ornithologique, Jacques Laesser est spécialiste des nicheurs en bâtiment comme les hirondelles et martinets. Mais son oiseau de cœur, c'est le rougequeue à front blanc.



CHRISTOPHE SAHLI

Biologiste à l'Association de la Grande Cariçaie, sur le lac de Neuchâtel, Christophe Sahli est chargé des suivis ornithologiques des plus grands marais lacustres de Suisse.



NICOLAS STREBEL

Responsable de l'unité *Situation de l'avifaune* à la Station ornithologique suisse, Nicolas Strebel détient la meilleure vue d'ensemble possible de l'évolution des oiseaux du pays.



LAURENT VALLOTTON

Coauteur du livre de référence *Les oiseaux de Suisse* et bagueur, Laurent Vallotton est biologiste. Il travaille comme adjoint scientifique au Muséum d'histoire naturelle de Genève.



JULIA WILDI

Passionnée par le gypaète, Julia Wildi est collaboratrice à la Station ornithologique suisse. Elle s'occupe du projet *Un nouvel essor pour l'avifaune*, qui vise à revitaliser des habitats.



MAXIME ZUCCA

Spécialiste de la migration et auteur de plusieurs livres sur les oiseaux, Maxime Zucca est ornithologue indépendant et coordinateur scientifique de l'association Réensauvager la ferme.

Échassier excentrique

Au mois d'août, quand presque tous les limicoles partent s'agglutiner en bord de mer sur les hauts lieux des haltes migratoires, un original préfère fuir cette agitation et se retirer en haute montagne. Le pluvier guignard a la passion des sommets. Les hauts plateaux, surtout s'ils sont un peu caillouteux et dénudés, valent pour lui toutes les plages du monde. Le trouver est loin d'être simple car il se confond avec la végétation et les cailloux. S'il est couché à terre, on ne le voit souvent tout simplement pas. Même au printemps, malgré son beau poitrail orange, il passe facilement inaperçu. Ce camouflage compense en partie son principal problème : son absence de peur des humains. C'est cette familiarité excessive qui lui a conféré son nom de guignard : le malchanceux, celui que l'on capture très facilement. Décidément à l'opposé des limicoles *mainstream*, chez le pluvier guignard, ce sont les femelles qui s'affrontent sur des arènes de parade, et les mâles qui s'occupent d'élever les poussins. Les femelles les plus colorées gagnent plus de combats et ont plus de chances de se reproduire. Mais, contrairement aux espèces chez lesquelles les mâles se confrontent sur des arènes pour être ensuite choisis par les femelles (à l'instar du tétras lyre, > p. 205), ici, ils ne combattent ni ne choisissent. Les femelles se mesurent entre elles, puis sélectionnent les mâles qui sont, comme elles, les plus colorés.

Chez les oiseaux, la coloration orange est ce qu'on appelle un *signal honnête*. Elle indique que l'individu est capable d'allouer suffisamment d'énergie à la transformation des caroténoïdes alimentaires, principalement dédiés à l'immunocompétence et à l'antioxydation, pour la pigmentation de son plumage. Dans ce couple formé par la femelle, tous les codes sont renversés. Alors que chez les autres pluviers et vanneaux, les accouplements débutent dès l'appariement, les guignards ne sont pas du genre « premier soir ». Et si la femelle insiste, c'est le mâle qui fait patienter la chose et qui a le dernier mot sur le moment idoine. C'est sa manière de s'assurer qu'elle attend et ne va pas voir un autre mâle une fois son but atteint.

Maxime Zucca



Le pluvier guignard fait partie de ces rares espèces où les rôles sexuels sont inversés : la femelle est plus colorée que le mâle et peut parfois se reproduire avec plusieurs partenaires au cours d'une même saison (> ci-dessus, un juvénile, au plumage plus terne).

Photographie : Flurin Leugger



En dehors de son aire de reproduction nordique, le pluvier guignard est le plus souvent observé lors de la migration automnale, par exemple sur les crêtes du Jura. L'un des rarissimes sites de nidification de l'espèce dans les Alpes suisses est menacé par un projet de parc solaire.

Photographie : Flurin Leugger



Sorte de gros épervier, l'autour des palombes est un super-prédateur extrêmement discret. Ses ailes plus arrondies que celles des faucons en font un adepte de la chasse dans les frondaisons. Tremblez ramiers et corneilles, ce regard orange est sans pitié !

Photographie : Patrick Donini



Le pigeon ramier, communément appelé palombe, est la cible des fusils mais aussi de l'autour. Heureusement, ses populations sont importantes, et en Suisse, où ces chiffres sont assez bien connus, il y a environ six fois plus de couples reproducteurs de ramiers que de pigeons bisets domestiques.

Photographie : Nicolas Stettler



La cité des moineaux

Contrairement au pigeon biset, qui a été domestiqué il y a environ 5 000 ans, le qualificatif de *domestique* pour le moineau est un abus de langage. Cette espèce est en effet commensale de l'être humain mais n'a jamais été élevée, reproduite ni sélectionnée en captivité. On peut toutefois excuser cette approximation, tant ce passereau est aujourd'hui presque totalement inféodé aux milieux urbanisés. À tel point qu'on peut se demander quel est l'habitat originel de *Passer domesticus* : où pouvait-il bien vivre avant l'établissement des premiers villages et des premières villes ?

Les sites où des pierrots sont présents loin des habitations sont rarissimes. Il en existe à notre connaissance deux exemples sur Terre : la péninsule Arabique et le sud-est de l'Australie, où l'espèce a d'ailleurs été introduite. Curieusement, dans les deux cas, il s'agit de milieux désertiques ou semi-désertiques : ce passereau serait-il adepte du tout ou rien ? On peut en tous les cas émettre l'hypothèse que son habitat originel est à rechercher du côté des étendues arides.

L'un des facteurs ayant peut-être rapproché les moineaux des humains est un autre oiseau très anthropophile : la cigogne blanche (> p. 202 et p. 217). Les pierrots nichent en effet volontiers dans les énormes nids de leurs grandes cousines, où ils trouvent une certaine protection de leur part. Même si, à l'occasion, l'un d'eux se fait gober...

Laurent Vallotton

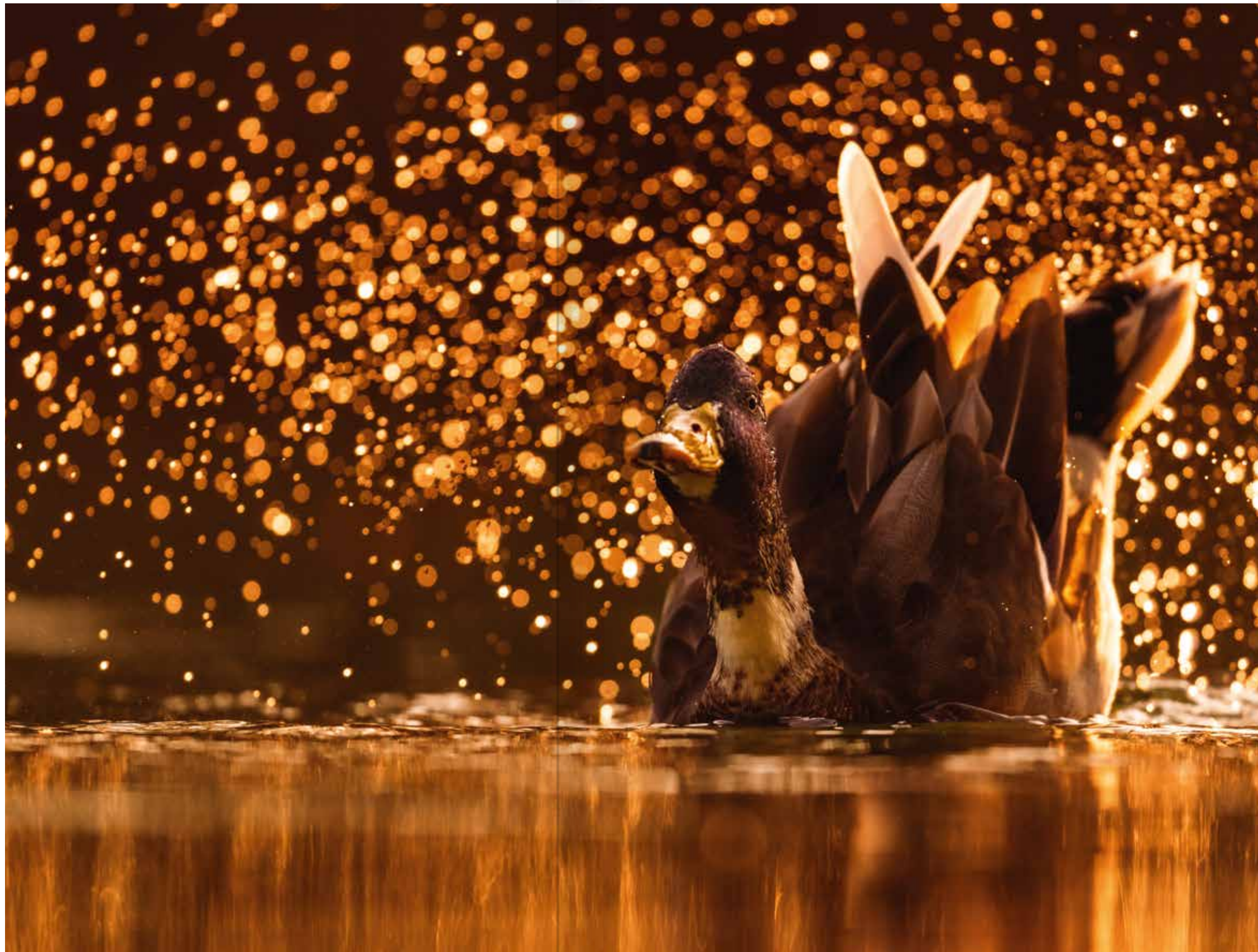
Observer les moineaux n'a rien de banal. La première étape consiste à distinguer le mâle (> comme ici) de la femelle. Son bec est noir en période nuptiale ou couleur corne le reste de l'année. Au nord des Alpes, sa calotte est grise, mais au Tessin et en Italie elle est entièrement rousse (moineau cisalpin).

Photographie : Alessandro Staehli



Le colvert fait partie du paysage, mais il ne faut pas oublier que c'est un grand migrateur. Des colverts bagués en Suisse ont par exemple été retrouvés dans toute l'Europe, en Scandinavie et en Asie, l'un d'eux à 2 743 km dans le district d'Arkhangelsk en Russie, le 21 mai 1955.

Photographie : Erwan Balança



Une manière simple de vérifier si un canard d'allure bizarre contient des gènes de colvert est de vérifier la présence de plumes noires – recourbées vers l'avant – sur le dessus de la queue, cette caractéristique étant propre à l'espèce. Ce critère ne vaut malheureusement que pour les mâles...

Photographie : Nicolas Stettler

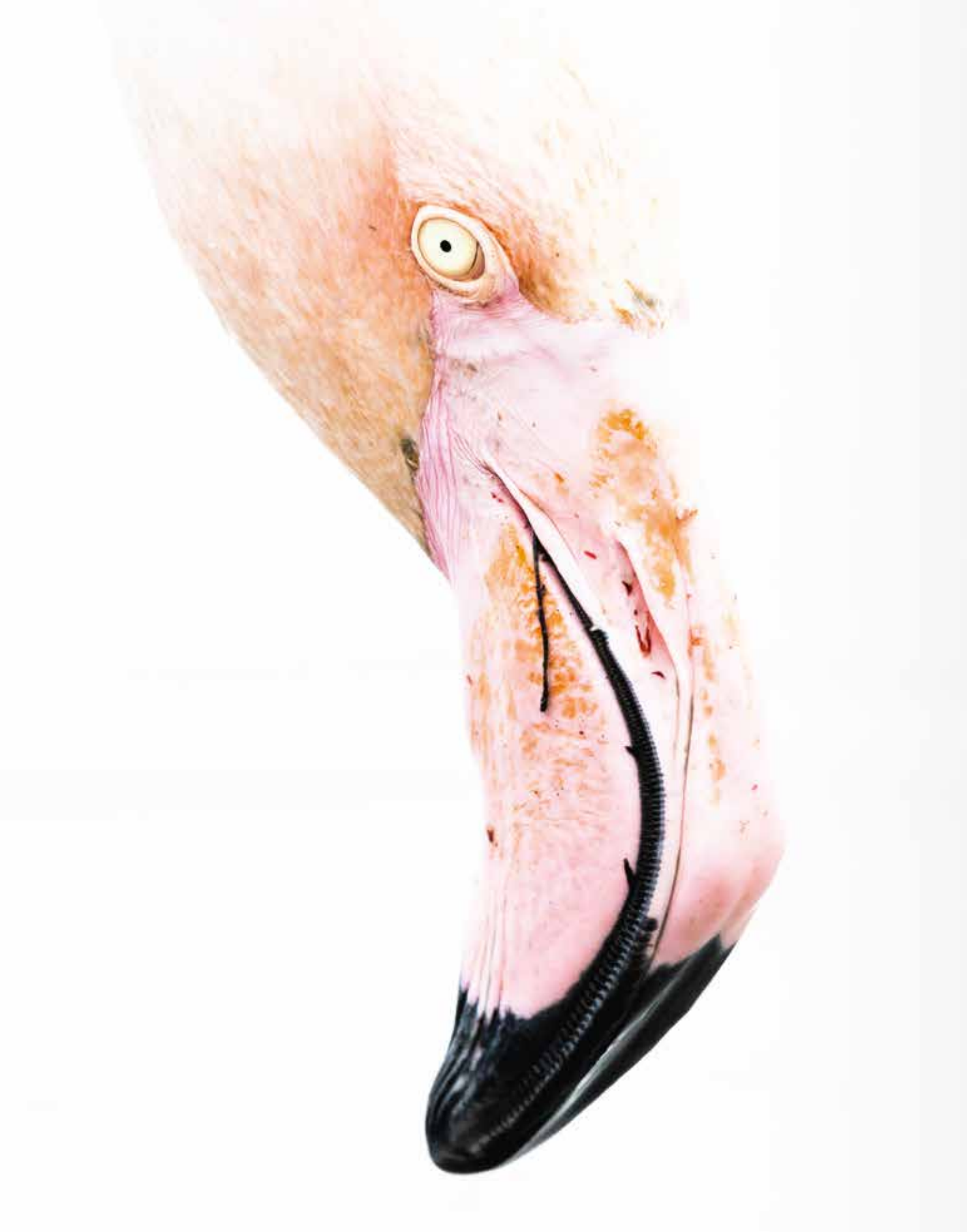
Casserole colvert

Quel est ce canard colvert à l'étrange plumage ? Pour la majorité des ornithologues, il s'agit d'un « mal-aimé ». La réalité est plus rude encore : on ne le regarde pas, on ne le compte pas, il n'existe pas. Son défaut : provenir d'une souche domestique. Beaucoup ont été croisés afin d'obtenir toutes sortes de plumages à but ornemental. On l'appelle *canard casserole*, puisqu'il est souvent destiné à l'alimentation. Lorsque l'on mange du magret, c'est en général des souches d'élevage du colvert qu'il s'agit – et parfois de souches domestiques issues d'une espèce sud-américaine, le canard musqué. Le colvert est connu dans l'alimentation de *Homo sapiens* depuis au moins 100 000 ans et fut domestiqué quelque part en Eurasie, il y a environ 2 000 ans.

Ce mépris du domestique est un héritage du dualisme nature-culture, particulièrement amplifié chez un grand nombre de naturalistes. Son plumage hors norme le dessert au premier coup d'œil : celui-ci, avec son col blanc et sa tête bleutée, ne fait rien pour honorer son nom ! Et pourtant, la photographie ci-contre illustre à quel point il partage avec ses congénères sauvages les mêmes organes, le même cerveau, la même manière de vivre, la même fragilité. Ce désintérêt peut s'étendre à toute l'espèce « canard colvert » car les élevages cynégétiques sont désormais si nombreux qu'il est difficile de savoir si un colvert est réellement né dans la nature ou s'il y a été relâché par des humains.

Omniprésent, le colvert possède de sacrés atouts. Il peut vivre jusqu'à 27 ans en nature et se reproduire dès l'âge de 1 an en donnant naissance jusqu'à plus de 15 canetons par an, en deux nichées. Des scientifiques de la Tour du Valat (Camargue, France) s'inquiètent d'une chose : alors que les colverts sauvages ont un génome qui est le résultat de millions d'années d'adaptation à leur environnement, les lâchers d'individus élevés en captivité et issus de souches provenant de canards sélectionnés à des fins de domestication pourraient fragiliser leur adaptabilité. Mais de quoi parle-t-on ? *Anas platyrhynchos* fait preuve de facultés d'adaptation élevées en se montrant capable de vivre jusque dans des fontaines publiques et de se reproduire dans les parterres de fleurs des jardins publics. Un détournement d'héritage, en somme.

Maxime Zucca



Les flamants sont les seuls oiseaux qui utilisent leur bec à l'envers, recueillant leur nourriture microscopique dans sa partie supérieure. Les six espèces de cette famille étonnante sont toutes plus ou moins roses, le flamant rose n'étant paradoxalement pas le plus coloré.

Photographie : David Greyo



Les flamants roses se reproduisent le plus souvent en colonies, dans des milieux où l'eau est hypersaline ou alcaline. Le nid est constitué d'un tas de boue que le couple élève avec son bec jusqu'à la hauteur désirée.

Photographie : Flurin Leugger



Les mœurs des oiseaux de mer fascinent, particulièrement les gens qui habitent loin des côtes. Si la probabilité d'observer un macareux moine (> ci-dessus) à l'intérieur du continent est très faible, l'événement s'est tout de même produit une fois sur le Léman, où un jeune a été tiré le 29 septembre 1872.

Photographie : Marcel Burkhardt



Les guillemots ont des œufs richement ornés de taches, ce qui permet aux adultes de les reconnaître au sein des colonies. En revanche, le macareux moine (> ci-dessus), qui niche dans des terriers, n'a pas cette nécessité : ses œufs sont peu ou pas du tout tachetés.

Photographie : Levi Fitze

Polichinelle de mer

Qu'il est charmant, le macareux moine, avec son bec tricolore et son plumage en costume-cravate impeccable ! Derrière son allure presque comique se cache un oiseau polyvalent, aussi habile dans les airs et dans l'eau que sur le sol. Au printemps, le couple se donne fidèlement rendez-vous là où il s'était quitté huit mois auparavant. Ornés de leur bec aux couleurs vives, merveilleux outil de sérénade, les deux partenaires s'apprêtent à se séduire une fois de plus. Ils renouent leur lien à coup de frottements de becs et de vocalises, et gare aux intrus, qui se voient chassés bruyamment ! Le couple creuse ensuite une galerie dans la terre pour y faire son nid, un comportement unique en son genre, les autres oiseaux de la famille des alcidés préférant pondre à même la roche. Le poussin unique est nourri avec de petits poissons que les deux parents ramènent à tour de rôle, une douzaine à la fois.

Une belle nuit d'été, le poussin rejoint la mer, avec comme seul guide la lumière de la lune pour lui montrer le chemin. Finie alors cette vie sur terre, toute en couleurs et en gaieté : sur l'eau, les macareux mènent une existence bien différente. Le couple se quitte après le départ du jeune, chacun poursuivant sa route vers l'océan en solitaire. Ils perdent les plaques colorées qui ornent leur bec, et leur face devient gris sombre, à l'image de l'eau glaciale de l'océan Atlantique qui sera leur domicile pour l'hiver. Ce lieu de vie a priori hostile est en réalité un choix stratégique leur permettant d'éviter les prédateurs et de trouver de la nourriture en quantité. Nul besoin de plus pour que le couple puisse se rejoindre à nouveau sur terre une fois les beaux jours revenus.

Julia Wildi



Ressemblant de loin à des étourneaux ou des grosbecs, les jaseurs boréaux pourraient facilement passer inaperçus. Heureusement, leurs trémolos aigus les trahissent presque inmanquablement. En hiver, il est recommandé de jeter un coup d'œil à toutes les boules de gui dont ce rare hôte nordique raffole...

Photographie : Alessandro Staehli



Les larges chevrons blancs au bout des rémiges, la généreuse barre jaune au bout de la queue et la bavette noire bien délimitée indiquent ici un mâle adulte. Chez le jeune (> photo à gauche), les chevrons manquent ; ils sont plus fins chez la femelle.

Photographie : Hansruedi Weyrich

Quand vient l'oiseau de soie

Mi-clown, mi-dandy, le jaseur boréal est un oiseau à part. Son plumage lustré mêle à la fois des traits extravagants, comme une huppe prononcée, un bandeau et une bavette noirs ou une barre caudale jaune soufre, et une élégance subtile, telle la face poudrée de cannelle ou l'extrémité dénudée rouge vif du bord interne de l'aile comme trempée dans de la cire. La principale singularité du jaseur reste néanmoins l'imprévisibilité de ses mouvements migratoires dits *irruptifs*.

Nicheur répandu dans la taïga de Fennoscandie et de Russie, il quitte habituellement son aire de distribution principale en hiver pour se rendre en Europe de l'Est et centrale. Mais certaines années, des dizaines de milliers d'individus déferlent dans les parcs et jardins de régions plus à l'ouest et au sud, comme la France ou la Suisse. De tels événements se produisent lorsque deux conditions sont réunies : une excellente reproduction des oiseaux dans la forêt boréale et une très médiocre fructification des arbustes à baies. La famine contraint alors à la fuite de contingents entiers de ces passereaux rondouillards, rappelant des hordes d'étourneaux.

Si ses rares apparitions étaient autrefois de mauvais augure, justifiant son appellation de *Pestvogel* – « oiseau de la peste », en langue batave –, le jaseur émerveille aujourd'hui les ornithologues ainsi que les photographes. Ce fut le cas par exemple des irruptions exceptionnelles de 1965-1966, 1988-1989 et, plus récemment, durant l'hiver 2004-2005.

Jean-Philippe Paul



Pendulaire des pôles

Merveille d'esthétisme et d'élégance, la sterne arctique est aussi connue pour être l'animal effectuant l'une des plus longues migrations au monde. Ce voyage permet à la sterne arctique de bénéficier de deux étés par an. Chaque année, elle relie l'Arctique à l'Antarctique en suivant les courants océaniques atlantiques. En ligne droite, cela représente au moins 40 000 km par an. En réalité, cet oiseau fait aussi d'immenses détours à la recherche de nourriture et de vents favorables. Grâce à de minuscules géolocalisateurs, on sait aujourd'hui que la distance parcourue entre le départ du site de nidification en septembre et le retour sur place dix mois plus tard se situe plutôt autour de 60 000 km. En considérant en plus les allers-retours incessants pour pêcher – pas enregistrés par les appareils car trop petits par rapport à l'amplitude globale de la migration –, on peut imaginer que le nombre de kilomètres au compteur est en fait encore supérieur.

La grande majorité des individus voyagent de manière pélagique, c'est-à-dire bien au large des côtes. Les sternes migratrices échappent alors facilement à l'observation, les trajets exacts et les sites d'« hivernage » restant encore à l'heure actuelle très peu connus. Quelques couples isolés, voire des hybrides avec la sterne pierregarin, s'arrêtent et se reproduisent le long du parcours, y compris au centre de l'Europe, largement au-delà de l'aire de nidification habituelle de l'espèce. Cela suggère qu'une petite partie de la population migre également en suivant les reliefs des terres continentales.

Comme beaucoup d'oiseaux marins, la sterne arctique peut vivre de nombreuses années, jusqu'à plus de 30 ans pour certains individus : une caractéristique qui émerveille, d'autant plus lorsqu'on imagine le nombre de kilomètres parcourus par ces grandes voyageuses sur l'ensemble de leur existence.

Christophe Sahli et Laurent Vallotton

Les ailes pointues et la queue fourchue ont valu aux sternes le surnom d'hirondelles de mer. Très semblable à la pierregarin, la sterne arctique (> ci-contre) a un bec plus court entièrement rouge et de plus longs filets à la queue.

Photographie : David Greyo



Le torcol fourmilier est un pic atypique. Contrairement à ses cousins, il a un plumage mimétique, migre vers l'Afrique, ne creuse pas de loge et ne tambourine pas. Il est toutefois cavernicole et a gardé cette manie qu'ont les pics de ricaner. Son nom rappelle qu'il raffole des fourmis et que, en cas de danger, il se tord le cou pour imiter un serpent.

Photographie : Patrick Donini



Le bec-croisé des sapins (> ci-dessus, une femelle) est tellement inféodé aux conifères que son plumage exhale une bonne odeur de résine. Une expérience vécue par les adeptes du baguage dans les Alpes, particulièrement certains automnes où ces oiseaux nomades partent à la recherche des cônes les plus matures.

Photographie : Olivier Born



Selon que le bec-croisé (> ci-dessus, un mâle) utilise sa patte gauche ou droite pour maintenir les cônes, son bec, droit à la naissance, va se croiser différemment. La structure de cet appendice corné sert à écarter les écailles, même sur des cônes fermés, exposant la graine qui est alors récupérée grâce à la langue.

Photographie : Olivier Born

L'oiseau des roseaux

Joyau des roselières, la panure à moustaches se distingue des autres oiseaux palustres par une silhouette atypique : longue queue, petit corps en boule accentué par de courtes ailes et, chez le mâle, de splendides moustaches noires lui donnant un air distingué. Mais elle ne se remarque pas que par son apparence : son habitat et son régime alimentaire sont très spécialisés. Les phragmitaies – formations végétales composées de roseaux du genre *Phragmites* – au sol inondé et pourvues d'une litière végétale abondante pour y construire son nid constituent son biotope favori.

La panure est par ailleurs le seul oiseau des marais qui opère un changement physiologique de son système digestif entre la période estivale et la période hivernale pour s'adapter à son régime alimentaire variable. En modifiant la structure musculaire et le revêtement des tissus de son estomac et de son intestin au printemps et en automne, elle peut être strictement insectivore en été et exclusivement granivore durant la saison froide. Grâce à cette faculté, elle fait partie des rares passereaux palustres à pouvoir hiverner sur place, même dans le nord de l'Europe comme en Suède ou Finlande. Pour autant, l'accès à sa nourriture reste primordial : les chutes de neige ou le gel peuvent décimer les populations si les oiseaux sont privés de leur ressource trop longtemps.

Contrairement à la plupart des autres passereaux des zones humides, la panure n'est pas à proprement parler migratrice. Elle effectue plutôt de l'essaimage : les années caractérisées par une bonne reproduction conduisent généralement à une dispersion et à une colonisation de nouveaux plans d'eau favorables, mais sans suivre un clair axe nord-sud comme dans le cas d'une migration proprement dite. Cette stratégie explique entre autres sa distribution très parsemée en Europe, spécialement à l'ouest du continent où son habitat est moins représenté qu'à l'est.

Christophe Sahli



La femelle de panure à moustaches se rencontre sous deux formes : l'une avec la tête et le dos uniformes (> comme ici), l'autre où ces parties sont striées de noir. Indépendamment de leur aspect, toutes les panures sont strictement inféodées au roseau commun.

Photographie : David Greyo



Autrefois considérée comme une mésange bizarre dans la famille des paridés, puis placée dans la famille fourre-tout des timaliidés, la panure à moustaches (> ci-dessus, un mâle) fait aujourd'hui partie d'une famille créée pour elle, les panuridés. La génétique suggère que ce groupe serait proche des alouettes.

Photographie : David Greyo

Voyage entre amis

Le guêpier d'Europe est une espèce sociable qui niche en colonie et chasse souvent en petit groupe. Chaque année, ces oiseaux multicolores parcourent jusqu'à 14 000 km lors de leur migration. Après la reproduction en Europe, ils traversent le Sahara jusqu'en Afrique occidentale et australe, puis reviennent sur le Vieux Continent à temps pour la saison de nidification suivante.

Vivent-ils ensemble l'expérience de la migration jusqu'en Afrique ? Étonnamment, oui. Les membres d'une même colonie n'utilisent pas seulement les mêmes zones d'hivernage, mais ils partent également ensemble et se déplacent en groupes restreints. Seule la moitié environ des oiseaux reste en permanence ensemble, à l'exception de petites excursions individuelles de quelques jours. Les autres individus se retrouvent par la suite, même après avoir été séparés pendant plusieurs semaines et avoir parcouru plus de 5 000 km. En général, les groupes sont hétéroclites : jeunes et adultes, femelles et mâles, parents et non parents. Le mystère entourant la manière dont les oiseaux se retrouvent sur de telles distances demeure.

Barbara Helm



Opportuniste, le guêpier d'Europe consomme en particulier des guêpes, des abeilles et des fourmis, mais également d'autres gros insectes volants (> ici, une femelle de grande sauterelle verte). Souvent, il utilise un perchoir élevé comme affût, mais, par beau temps, il peut aussi capturer ses proies en plein ciel, voire en rase-mottes.

Photographie : Patrick Donini

Les yeux gros comme le ventre

À partir de combien est-ce trop ? Du point de vue de l'être humain, il n'est pas facile de répondre à cette question. Pour le milieu de la pêche, il est par exemple frustrant de constater que les filets sont quasi vides, alors que le grand cormoran continue de capturer et de consommer des poissons. Souvent mal-aimé, cet élégant oiseau piscivore prélève désormais autant, voire plus, de poissons dans nos lacs que les professionnelles et professionnels de la pêche. En réalité, la baisse des prises est surtout due au fait que les eaux sont aujourd'hui nettement plus pauvres en nutriments qu'il y a un demi-siècle. De plus, de nombreuses espèces animales exotiques sont arrivées dans les lacs, ce qui a fortement modifié et déséquilibré les biocénoses. Les changements climatiques, les aménagements des cours d'eau, les résidus de pesticides et de médicaments et d'autres facteurs affectent également les populations de poissons indigènes de différentes manières.

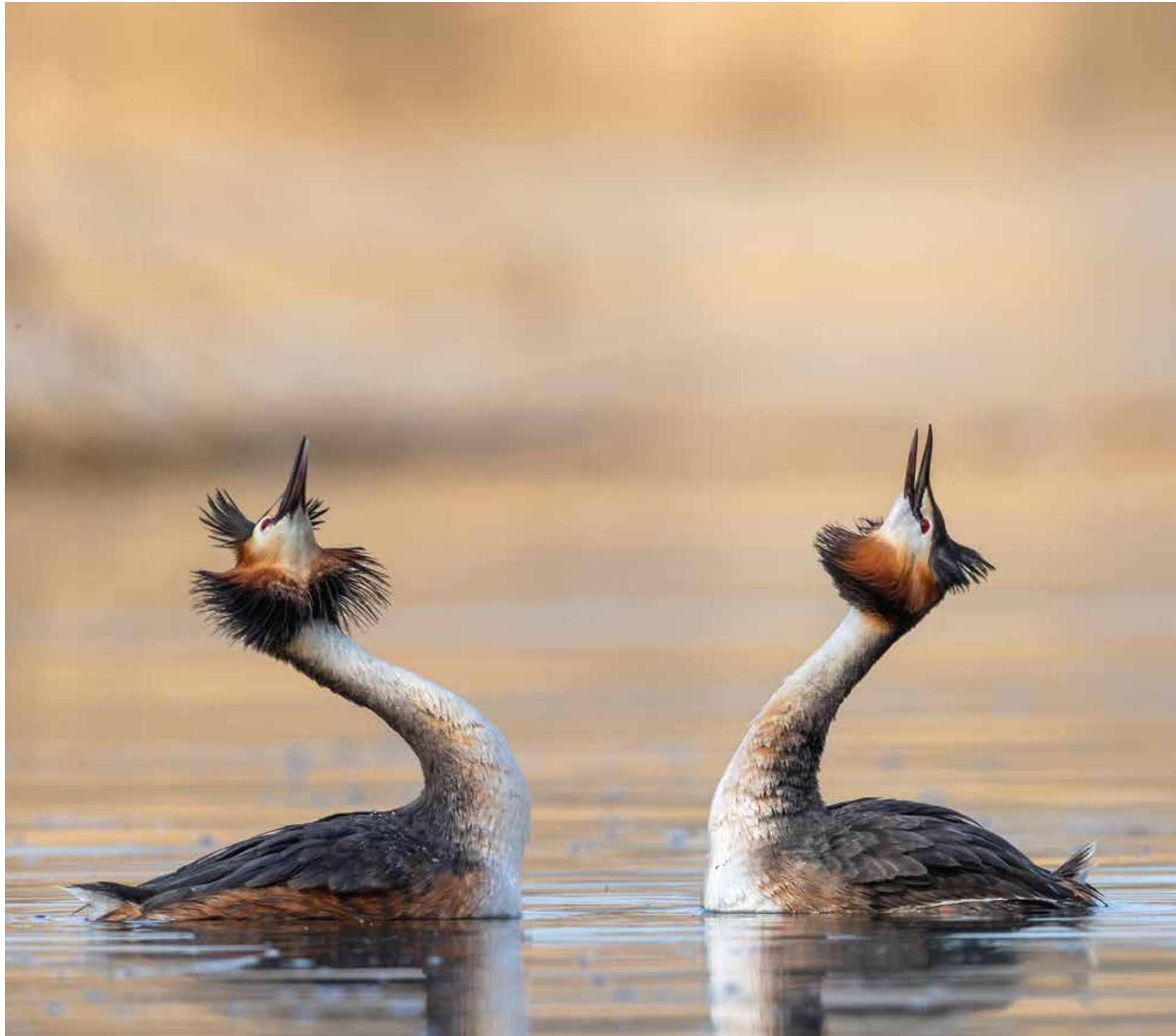
Du point de vue de la nature, la réponse à la question « *Combien est-ce trop ?* » est nettement plus simple. Les effectifs d'une espèce augmentent tant qu'ils sont inférieurs à la capacité de charge de l'habitat et tant que la nourriture, la concurrence, la prédation et les maladies n'ont pas d'effet limitant. Sur les plans d'eau européens, le grand cormoran bénéficie de conditions de vie appropriées. La nourriture y est abondante, il trouve des arbres pour nicher sur de nombreuses rives et ses prédateurs naturels sont absents. En revanche, sur la mer Baltique, le pygargue à queue blanche (> p. 111) influence sa répartition et son succès de reproduction, qui diminue là où le rapace est installé. Ce dernier chasse aussi les proies du grand cormoran et se nourrit en plus de ses œufs et de ses jeunes. Par conséquent, les colonies de cet oiseau piscivore se déplacent vers des régions où le prédateur est moins présent et où elles peuvent nicher plus tranquillement.

Nicolas Strebel

Ce brochet est une prise remarquable pour un grand cormoran. Bien que ses proies mesurent en général moins de 20 cm, elles peuvent atteindre 75 cm, pour un poids de 1,5 kg au maximum. Que cela soit dit : à ce jour, on n'a pas pu montrer d'effet significatif du cormoran sur les populations de poissons dans les lacs.

Photographie : Hansruedi Weyrich





Peu de parades ont été aussi étudiées que celle du grèbe huppé. On y reconnaît quatre étapes principales, dont la plus connue est celle où les partenaires se font face et regardent alternativement à droite et à gauche, secouent la tête (> ci-dessus) et font mine de se lisser une plume du dos.

Photographie : Hansruedi Weyrich



Au paroxysme de sa parade nuptiale, le couple de grèbes huppés plonge en tandem puis refait surface en se dressant, poitrine contre poitrine, tout en se présentant symboliquement des végétaux pour la construction du nid. Comme souvent chez les espèces fidèles, le mâle et la femelle sont identiques.

Photographie : Nicolas Stettler



SOS pèlerin

Rapace cosmopolite, le faucon pèlerin niche sur tous les continents à l'exception de l'Antarctique. À partir du milieu des années 1950, il a commencé à décliner fortement dans presque toute l'Europe et l'Amérique du Nord, principalement en raison de l'utilisation de biocides dans l'agriculture, comme le dichlorodiphényltrichloréthane (DDT). Situé au bout de la chaîne alimentaire, cet oiseau de proie a beaucoup souffert de l'accumulation de ces poisons environnementaux difficilement dégradables. La coquille de ses œufs s'est amincie à cause du DDT, entraînant de la casse lors de l'incubation et une baisse notable du succès reproducteur, et la mortalité a fortement augmenté. L'animal le plus rapide du monde a ainsi disparu d'une grande partie de son aire d'origine. La population d'Europe centrale et orientale, qui avait la particularité de nicher dans les arbres, s'est complètement éteinte. En Suisse, on n'a trouvé en 1971 qu'un seul couple nicheur ayant réussi sa nidification en dehors de l'arc alpin.

Depuis, grâce à l'interdiction de certains pesticides organochlorés et à sa mise sous protection, ce magnifique rapace qui a failli s'éteindre a pu être sauvé. Pour qu'il reconquière avec succès le terrain perdu, il a également fallu mettre un terme au pillage des jeunes oiseaux ou des œufs, qui étaient trop souvent prélevés au nid et vendus. De nombreuses parois rocheuses ont été ainsi surveillées vingt-quatre heures sur vingt-quatre par des bénévoles pendant de longues années.

Mais la situation du faucon pèlerin n'est pas au beau fixe. Encore aujourd'hui, sa nidification est parfois dérangée, notamment par des adeptes de l'escalade et du parapente. La dernière menace en date provient du monde des colombophiles. En effet, comme les pigeons d'élevage sont régulièrement attaqués par ce prédateur, plusieurs faucons ont été empoisonnés et les effectifs de l'espèce ont à nouveau décliné localement, au point que ce rapace a rejoint à nouveau la liste rouge des espèces menacées en Suisse en 2021. Parfois, les succès en matière de protection de la nature sont éphémères. Informer et sensibiliser régulièrement reste donc primordial.

Peter Knaus

Les liens de couple chez le faucon pèlerin sont entretenus par toutes sortes d'interactions, dans les airs ou au sol. L'offrande nuptiale, où le mâle (> ci-contre, à gauche) apporte typiquement une proie à la femelle (> ci-contre, à droite), fait partie de la panoplie avant l'accouplement.

Photographie : Erwan Balança

Les mâles de grand tétras de la sous-espèce major, des Alpes et du Jura notamment, sont très sombres dessus et dessous et peuvent dépasser 6 kg, avec des variations individuelles importantes. Souvent photographié en parade, faisant la roue et la tête dressée, le grand coq de bruyère frappe par sa longue queue quand il est au repos.

Photographie : Patrick Donini





D'allure hirsute, les poussins de la foulque macroule ont la tête rouge et une crinière dorée. Capables de nager après 3-4 jours, ils sont ensuite souvent séparés en deux groupes, chacun sous la surveillance de l'un des parents.

Photographie : Sandra Schweizer



La guifette moustac a une répartition très morcelée en Eurasie, qui correspond à son habitat favori constitué d'étangs ou de prairies temporairement inondées. S'il le faut, le poussin est capable, dès l'âge de 1 jour, de nager jusqu'à un refuge environnant.

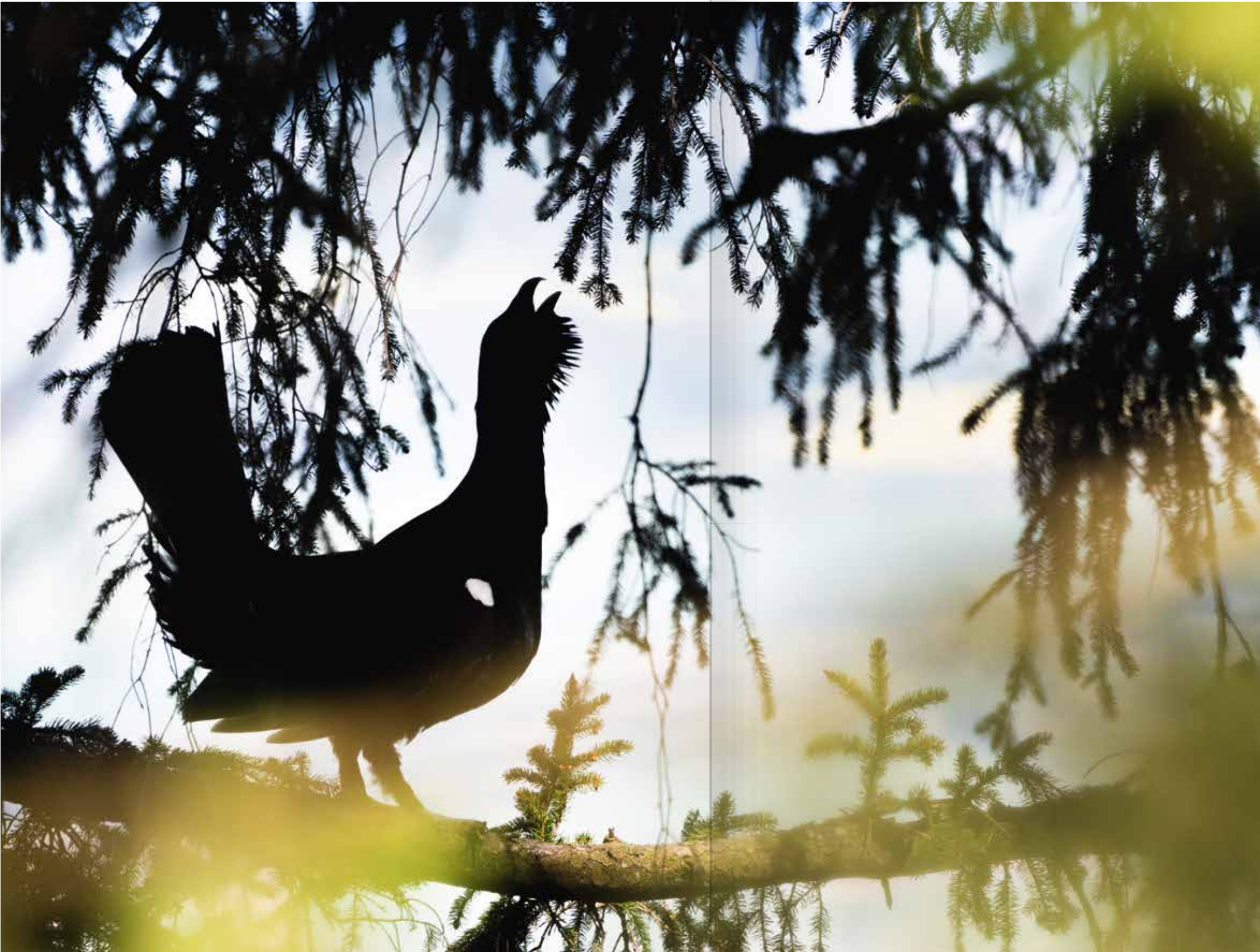
Photographie : David Greyo

Grand coq, petit espoir

Une forêt habitée par le grand tétras n'est pas une forêt ordinaire. Elle accueille une sorte de monarque parmi les oiseaux. C'est encore le cas des boisements de montagne dans les Pyrénées, le Jura, les Vosges, une partie des Alpes et, plus largement, dans la forêt boréale, là où les pins et les épicéas, telles des cathédrales, laissent la lumière filtrer sur des tapis de myrtilles et des rochers épars. Alors, à la charnière entre l'hiver et le printemps, le grand coq de bruyère se lance dans des parades aussi mythiques que fragiles. Sur leurs places de chants, au sol entre les taches de neige, les mâles dansent, sautent et s'égosillent dans des vocalises mêlées de sons gutturaux, déchirants et explosifs. Ils ont l'air d'habiter ici depuis des temps immémoriaux, réunissant de manière rituelle leur cour de femelles. Ces dernières approchent d'arbre en arbre, répondant de leur voix singulière et excitant de plus belle les ardeurs combattives des coqs. Queue en éventail et gorge hérissée, ils se défient ainsi de la fin de la nuit jusqu'au début de la matinée. Les prétendants ont l'œil sévère, surligné de rouge sang, et le bec ivoire pointé vers la cime des arbres.

Ces moments sacrés se jouent entre un hiver de disette sans fin et un été aussi court que primordial. Les survivants de la saison froide auront supporté les envols épuisants provoqués par les humains intrusifs, les poussins devront quant à eux échapper aux prédateurs terrestres ou aériens puis trouver une parcelle accueillante. La forêt change, elle devient récréative, se réchauffe et se morcelle sans cesse. Dans les Vosges déjà, pour répondre au glas qui s'apprête à sonner, des biologistes tentent des réintroductions de grands tétras venus de Scandinavie. Controversées et surtout loin d'être garanties, de telles opérations sont-elles le seul espoir de ne pas priver les forêts de leur roi ?

Jean-Philippe Paul



Malgré des petites hausses locales ici ou là dans les Alpes ou le Jura, le nombre de mâles de grand tétras a fortement diminué en trente ans. Les dérangements figurent parmi les causes sur lesquelles il est le plus facile d'agir.

Photographie : Levi Fitze



Quand le grand tétras sera devenu l'ombre de lui-même en Europe de l'Ouest, peut-être faudra-t-il se rabattre, pour l'observer, sur les immenses étendues de Sibérie, où l'on estime qu'il y a encore deux à trois millions d'individus.

Photographie : Olivier Born



Tariers relictuels

En construisant son nid au sol, le coloré tarier des prés expose sa nichée à beaucoup de risques, d'autant qu'il s'établit de préférence sur des surfaces exploitées. L'intensification des pratiques agricoles a précipité le déclin de ce passereau dans de vastes régions d'Europe centrale. Il ne parvient plus à mener ses nichées à terme sous la contrainte de la fréquence des fauches qui s'est accélérée. Quelques reliques de populations subsistent localement, là où le terrain impose une exploitation plus extensive, dans les prairies inondables ou en montagne par exemple.

Ainsi, l'aire de reproduction de ce migrateur se morcelle progressivement. Des noyaux de populations, qui produisaient autrefois les recrues capables de compenser les pertes des cantonnements environnants, deviennent des bastions isolés. En principe, l'émigration et l'immigration répartissent les risques, en considérant que les conditions de nidification et les menaces diffèrent entre régions et habitats. L'immigration compense en partie une mauvaise nidification, tandis que de bonnes conditions locales pour la reproduction soutiennent les populations voisines, dans une sorte de « cotisation sociale », en produisant un surplus de recrues contraintes à émigrer.

La fragmentation des populations éteint cette dynamique rendant les bastions isolés bien plus vulnérables. Les mâles sont plus fidèles à leur territoire que les femelles, plus disposées à « voir ailleurs », lorsque la nichée échoue. Un déséquilibre entre mâles cantonnés et femelles en nombre insuffisant est symptomatique d'une population isolée en déclin. Lorsque cette situation se présente, il y a fort à craindre qu'il ne soit trop tard pour agir.

Jacques Laesser

Le tarier des prés niche au sol dans les prairies très diversifiées, riches en insectes et en structures pouvant faire office de poste de chant. Tout le contraire du champ de colza uniforme que fréquente momentanément ce mâle en migration depuis l'Afrique.

Photographie : Alessandro Staehli



Tourterelle torturée

Comme en témoignent différents écrits, le roucoulement répétitif de la tourterelle des bois impressionne les humains depuis l'Antiquité. Synonyme de bonheur, d'amour et de paix, c'est le seul colombidé de nos régions à passer l'hiver au sud du Sahara. Dans les pays méditerranéens, il est un gibier très apprécié, et chaque année, des centaines de milliers d'individus sont tirés légalement et illégalement. Dans l'Union européenne (UE), entre deux et quatre millions de tourterelles sont tuées annuellement en Espagne, en France, en Italie, à Malte, en Grèce et, jusqu'à il y a quelques années, à Chypre. Rien qu'à Malte, chaque printemps, 20 000 individus sont capturés dans des filets en l'espace de deux semaines puis tués, et ce, avec l'autorisation de l'UE. Depuis des années, cette petite île méditerranéenne obtient une dérogation peu compréhensible à la directive européenne sur les oiseaux, qui interdit la chasse aux oiseaux migrateurs au printemps.

Avec la sécheresse au Sahel, la perte d'habitat et l'intensification de l'agriculture, la chasse est la principale cause du déclin dramatique de cette jolie tourterelle. L'utilisation d'herbicides a éradiqué de nombreuses herbes sauvages des champs, dont les graines constituent sa principale source de nourriture. La destruction des lisières de forêts et de champs riches en structures, des haies, des bosquets et des forêts alluviales, ainsi que des forêts d'acacias dans les quartiers d'hiver, a entraîné la perte de ses habitats privilégiés. Les changements climatiques risquent également d'avoir un impact négatif, par exemple en ce qui concerne la désertification. Cela montre l'importance d'aborder les enjeux de protection et de conservation aux niveaux local, national et international.

Peter Knaus

La tourterelle des bois Streptopelia turtur tire son nom du mot tourte, une préparation culinaire dont cette espèce semble avoir de tout temps fait les frais, à l'instar du pigeon migrateur américain aujourd'hui disparu et nommé à l'époque tourte voyageuse. Il ne fait pas bon être bon...

Photographie : Patrick Donini

Futur noir et blanc

Qui ne connaît pas le grand corbeau de mer, qui apparaît comme une figure de proue sur les enrochements au bord de l'eau, ailes étendues séchant au vent ? Affublé de sa tenue noire et d'une réputation de boulimique, ce grand oiseau d'eau a longtemps été persécuté par les humains, qui lui reprochaient de vider les lacs et les cours d'eau de leurs poissons. Sa mise sous protection généralisée dans les années 1970 a permis un redressement important de ses populations à l'intérieur du continent. La recolonisation du sud et du centre de l'Europe s'est produite à partir de son noyau de population basé en mer du Nord.

Les effectifs de grands cormorans sont globalement stables en Europe continentale depuis le début du XXI^e siècle, mais la population des eaux salées côtières de l'océan Atlantique est en revanche toujours en déclin. La hausse continentale ne s'est pas faite sans conflit : le monde de la pêche a fortement insisté pour réguler les colonies et des actions ont été entreprises en plusieurs endroits en Europe. Cet oiseau est cependant opportuniste et principalement consommateur de poissons non commercialisables. Les relations directes entre la diminution des stocks de poissons et l'augmentation des cormorans sur un site donné font d'ailleurs régulièrement défaut. D'autres actions, telles que les restaurations des biotopes, les renaturations des cours d'eau et des rives, seraient probablement plus efficaces pour améliorer la situation piscicole.

Christophe Sahli



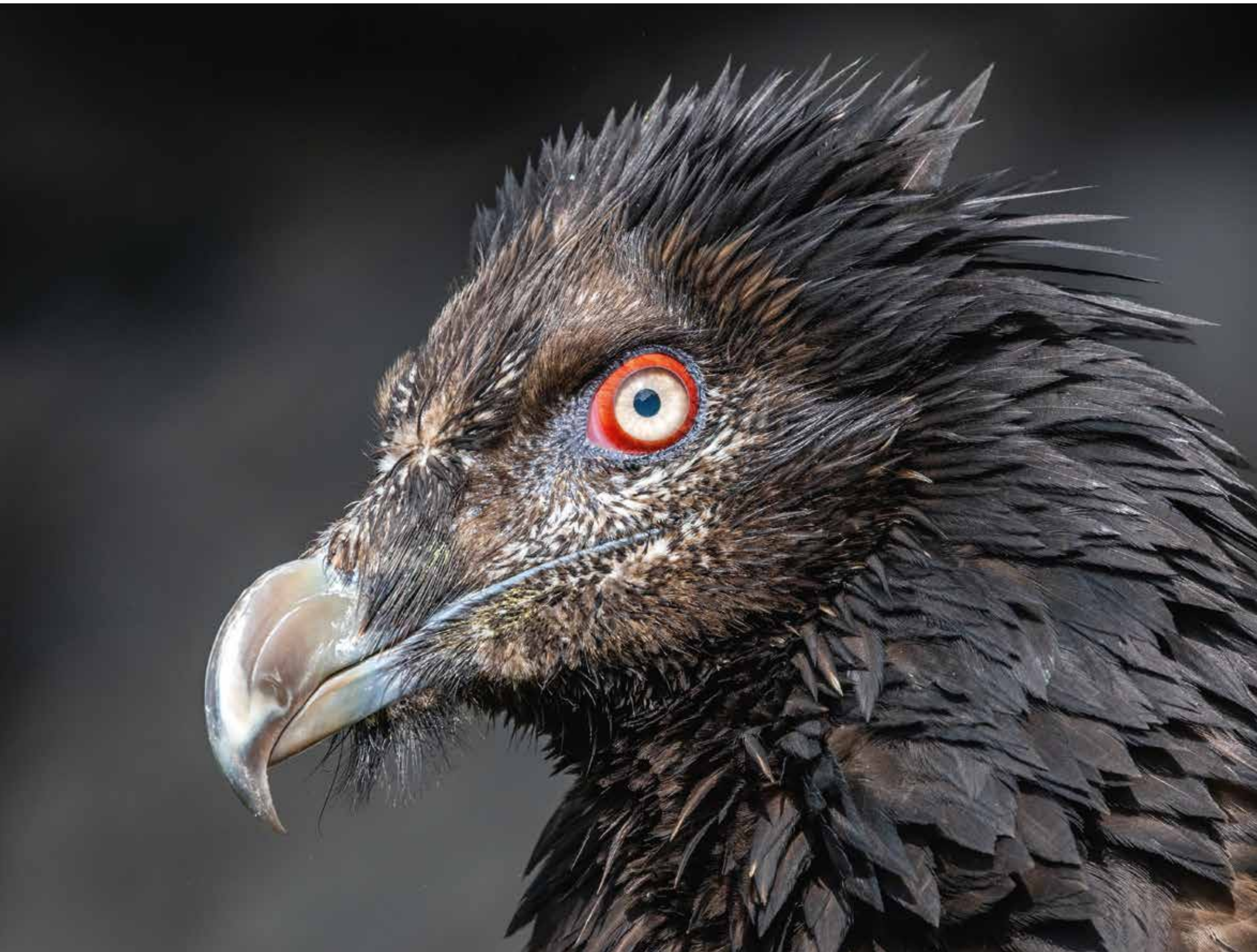
Le grand cormoran de la sous-espèce sinensis, signifiant « chinois », habite en fait toute l'Eurasie. Il se reconnaît, en plumage nuptial, à sa poitrine noire et à sa tête grisonnante. L'essor de cet ennemi des adeptes de la pêche est le fruit de sa mise sous protection généralisée dans les années 1970.

Photographie : Erwan Balança



Parmi les espèces au destin plutôt souriant, on peut citer le goéland leucophée. En Europe centrale, ce laridé méditerranéen aux pattes jaunes – alors que ses cousins argentés de l'Atlantique ont les pattes roses – est passé par endroits du statut de simple hivernant à celui de nicheur presque envahissant.

Photographie : Alessandro Staehli



Chez beaucoup d'oiseaux, le plumage des juvéniles non-reproducteurs (> à l'image de ce gypaète tout sombre) est très différent de celui des adultes (> photo à droite). Cela a souvent une fonction de camouflage, mais évite aussi aux rapaces territoriaux, en reconnaissant les jeunes de loin, d'intervenir inutilement.

Photographie : Hansruedi Weyrich



Après la disparition du gypaète des Alpes, il aura fallu attendre plus de vingt ans entre les lâchers initiaux en 1974 et la première nidification en 1997 au col de la Colombière en Haute-Savoie. Malgré les réticences qui accompagnent parfois les projets de réintroduction au début, les réussites démontrent toute leur importance et leur légitimité.

Photographie : Mel Weber

Vautour de retour

Alors que de nombreuses espèces d'oiseaux font face à des extinctions régionales dans l'ensemble de l'Europe et que les listes rouges s'allongent, le retour du gypaète barbu dans les Alpes nous rappelle que, lorsque nous le voulons, nous, humains, sommes capables de réparer nos torts. Au XIX^e siècle, ce grand vautour emblématique pâtissait d'une mauvaise réputation : son envergure immense, son plumage couleur rouille comme taché du sang de ses victimes et son œil cerclé de rouge vif lui conféraient un aspect diabolique aux yeux du milieu paysan de l'époque. Il chassait les agneaux et jetait les enfants des falaises, disait-on. C'est ainsi que commença une persécution sans relâche. Tout chasseur qui ramenait le corps d'un gypaète se voyait par ailleurs grassement récompensé. De surcroît, les ongulés étaient devenus rares, et des appâts empoisonnés présentaient souvent le seul espoir d'un repas. Cette chasse aux sorcières signa ainsi l'arrêt de mort de ce majestueux planeur, qui a définitivement disparu des Alpes au début du XX^e siècle.

Aujourd'hui, grâce à un programme de réintroduction international couronné de succès, le gypaète barbu compte à nouveau plus de 80 couples reproducteurs dans l'arc alpin. Le projet s'est même étendu depuis, avec notamment des relâchés dans le Massif central dans le but de relier les populations pyrénéennes et alpines. Grâce aux efforts et au rêve de quelques naturalistes, les excursionnistes ont aujourd'hui toutes les chances d'apercevoir ce géant des airs.

Julia Wildi

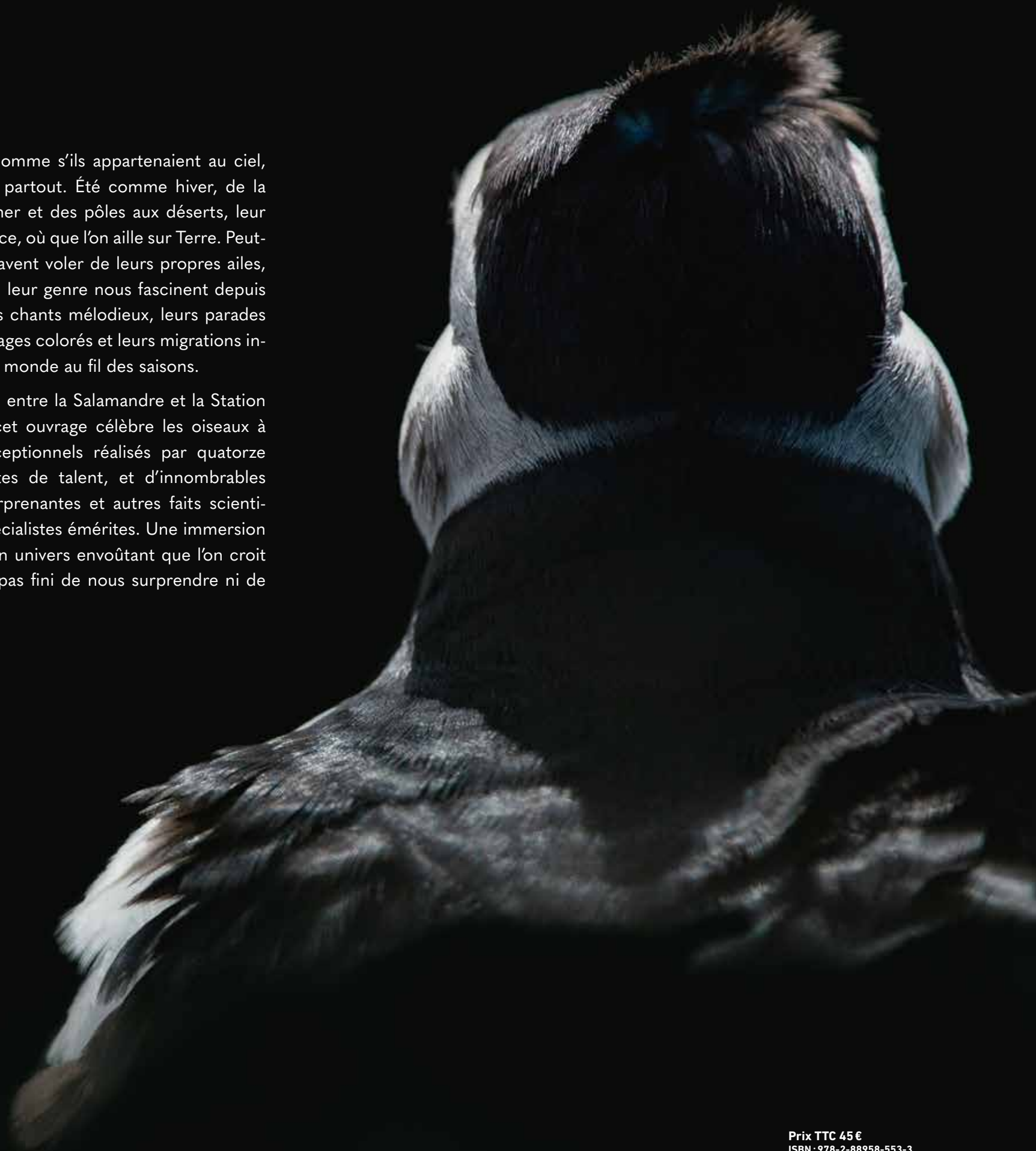
Très commun en Afrique et en Asie, l'élanion blanc s'est d'abord rapproché de nous par le Portugal dès le milieu du XX^e siècle. Ses effectifs ont ensuite littéralement explosé en France dans les années 2000 et l'espèce s'observe de plus en plus en Suisse aussi. Capable de nicher quatre fois par an, ce somptueux rapace a le vent en poupe et promet de faire encore parler de lui !

Photographie : Patrick Donini



Tels les nuages, comme s'ils appartenait au ciel, les oiseaux sont partout. Été comme hiver, de la montagne à la mer et des pôles aux déserts, leur présence est une évidence, où que l'on aille sur Terre. Peut-être aussi parce qu'ils savent voler de leurs propres ailes, ces animaux uniques en leur genre nous fascinent depuis la nuit des temps. Leurs chants mélodieux, leurs parades amoureuses, leurs plumages colorés et leurs migrations incroyables enchantent le monde au fil des saisons.

Fruit de la collaboration entre la Salamandre et la Station ornithologique suisse, cet ouvrage célèbre les oiseaux à travers des clichés exceptionnels réalisés par quatorze photographes naturalistes de talent, et d'innombrables anecdotes, histoires surprenantes et autres faits scientifiques signés par dix spécialistes émérites. Une immersion grandeur nature dans un univers envoûtant que l'on croit connaître, mais qui n'a pas fini de nous surprendre ni de nous émerveiller.



Prix TTC 45 €
ISBN : 978-2-88958-553-3



9 782889 585533

Livre imprimé à moins de 100 km de notre siège social
salamandre.org

 **salamandre**



VOGELWARTE.CH